

Les lectures des matelots de Pierre Loti

Volontiers provocateur, mais toujours en douceur, Pierre Loti prétendait qu'il ne lisait jamais. On a peine à le croire. Néanmoins, il confesse dans une lettre d'avril 1887 à Edmond de Goncourt¹ que Daudet, indigné qu'il ne connaisse ni Goncourt ni Flaubert, lui avait donné *Idées et Sensations*² et *Salammbô*. Et il avoue à Juliette Adam avoir lu Daudet par devoir, en quelque sorte, par reconnaissance envers son bienfaiteur.

Reçu chez les Daudet, chez les Goncourt, il connaissait aussi Maupassant, qui n'était pas trop tendre avec lui, et Octave Mirbeau, beaucoup plus indulgent. Il s'était battu en duel (un duel théâtral) avec Émile Zola, entretenait des relations épistolaires suivies avec Juliette Adam... Pour résumer, Loti était parfaitement intégré à la société littéraire de son temps. Né trente ans après Flaubert, et quelques mois après Maupassant, il n'a vraisemblablement jamais rencontré le Maître de Croisset, mais il le cite à plusieurs reprises lorsqu'il évoque les lectures de ses matelots.

Les romans de Loti sont en partie autobiographiques et les hommes qui ont servi de modèle pour ses marins ont véritablement existé, à ceci près que Loti s'est assez largement écarté de la réalité. Ainsi, Pierre le Cor, qui a servi de modèle à *Mon frère Yves*, n'était pas l'alcoolique chronique décrit dans le roman. Et contrairement à Jean Berny, le héros de *Matelot*, Léo Thémèze n'est pas mort des fièvres sur le transport qui le ramenait d'Orient. Et tandis que Berny, qui venait d'échouer à l'oral de Navale, se résolvait à s'engager comme simple matelot, le QM Thémèze, encouragé par son ami le LV Julien Viaud, était admis à l'école d'hydrographie et passait son brevet de capitaine au long cours à l'âge de 26 ans.

Loti nous décrit la vie quotidienne du gabier, faite de longues heures passées dans les vergues. Et ces matelots trouvent peu de temps pour lire, à supposer qu'ils en aient le goût. De cela il ne faut point s'étonner. Le gabier ou le matelot de manoeuvre est très souvent un inscrit maritime, un enfant qui a pris la mer comme mousse à 12 ans, et dont l'instruction s'est limitée à quelques leçons de catéchisme. Il est quasi-illettré. Mais tel n'est pas le cas du « frère » Yves, qui a bénéficié d'une instruction plus complète : entré à 14 ans à l'École des Mousses, il y a suivi outre l'enseignement pratique, des cours d'enseignement général. Yves Kermadec lit ce qui lui tombe sous la main. Loti le dépeint s'installant dans la chambre de son ami l'officier : *il s'installait à lire mes livres ou mes papiers, sachant qu'il avait permission de tout regarder*. Plus tard, lorsqu'il se sera assagi, et sera devenu père de famille et propriétaire d'une petite maison, Yves deviendra économe : sur son mois de 69 francs, il en a envoyé 65 à sa femme, et plutôt que de sortir dépenser de l'argent au cabaret, il reste à bord à finir de lire *Le Capitaine Fracasse*.

¹ Lettre inédite citée dans *Correspondance Loti Goncourt* / Yakeo Yamamoto, Cahiers Edmond et Jules de Goncourt, 2010, n° 17, p.149.

² *Idées et Sensations* est un recueil de textes courts des frères Goncourt, paru en 1866, extrait de leur *Journal* qui sera publié plus tard.

Les matelots de la machine sont des engagés, qui, après avoir reçu une formation professionnelle de mécanicien, électricien, ajusteur etc. suivent une formation militaire et maritime. Sans doute y-a-t-il parmi eux des jeunes gens qui ont fait d'excellentes études et qui ont pour objectif l'École des officiers mécaniciens. Mais ceux-là, Loti ne les connaît pas et n'en parle pas. Et puis il y a des profils atypiques comme Jean Berny, qui vient d'échouer à l'oral de Navale, et fréquente des « déclassés » comme lui.

En général, leurs lectures se limite à deux ou trois ouvrages, toujours les mêmes. - On imagine qu'ils lisent lentement, par fragments, et reprennent volontiers les mêmes passages. Yves lit un roman relativement oublié de George Sand, *le Marquis de Villemer*. Un critique contemporain l'avait comparé à *Pamela* (1740) de Samuel Richardson. La comparaison est quelque peu abusive, mais le thème principal est bien identique : la vertu d'une jeune fille exemplaire se trouve récompensée après bien des épreuves, par un mariage heureux, qui la met définitivement à l'abri du besoin. Lecture un peu inattendue pour un jeune matelot, d'autant que l'intrigue se déroule dans un milieu qui lui est totalement étranger : la noblesse terrienne de la région du Puy-en-Velay. *Le Marquis de Villemer*, publié initialement en feuilleton par la Revue des deux Mondes, avait eu un certain succès, renforcé par une adaptation au théâtre. Cependant, la narration, qui procède avec lenteur, exige du lecteur patience et persévérance. Pierre Le Coz, qui sert de modèle à Yves, a-t-il véritablement lu le *Marquis de Villemer* ? Ce n'est pas impossible puisque Loti suggère qu'il lit tout ce qui lui tombe sous la main.

Étonnante la passion de Jean Berny pour pour une curieuse nouvelle de Villiers de L'Isle Adam, intitulée *Akëdysséril*. Déjà, avant même d'embarquer sur un navire de commerce, Jean lit et relit cette première phrase du conte, qui le fascine par ses sonorités : *La ville sainte apparaissait, violette, au fond des brumes d'or : c'était un soir des vieux âges : la mort de l'astre Souryâ, phénix du monde, arrachait des myriades de pierreries aux dômes de Bénarès.* (Matelot, chapitre V). *Akëdysséril*, c'est de l'exotisme, de l'érotisme, du sang, de la violence, du fantastiques, mais le tout dans une langue très précieuse, dans le style "fin de siècle". Villiers de l'Isle Adam avait une relation épistolaire assidue avec Huysmans, c'est tout dire. Avant de figurer dans le recueil *l'Amour suprême*, le conte avait été publié dans la *Revue contemporaine* en 1885. Il n'est pas impossible que Léo Thémèze se soit délecté de la prose décadente fin de siècle de Villiers de l'Isle Adam. Car Thémèze n'est pas comme le disent un peu rapidement certains commentateurs « un simple marin dont Loti avait fait son ami ». Thémèze n'est pas resté bien longtemps « simple marin ». Sa réussite à l'âge de 26 ans à l'examen de capitaine au long cours est la preuve de connaissances sérieuses en mathématiques et en physique. À la fin du XIX^e siècle, les écoles d'hydrographie françaises sont très réputées, et les connaissances exigées pour le brevet de capitaine au long cours sont comparables à celles des officiers de la Royale. Les lettres de Thémèze que l'on a conservées montrent une aisance à rédiger que l'on ne

rencontre pas chez de « simples marins », et, sans être graphologue, on constate que son écriture témoigne de la maturité graphique d'un esprit cultivé.

Les jours de repos, cependant, quand les autres se mettaient à leurs jeux d'enfants ou allaient à la bibliothèque du bord chercher des ouvrages à leur portée, il arrivait bien à Jean de lire aussi des livres qu'un officier lui prêtait. Mais son choix pour un gabier, était étrange. Il avait retrouvé là Akédisséril, avec la phrase lapidaire qui pendant des années avait chanté dans sa tête. Il avait rencontré Hérodiade et Salamambo qui jetaient des enchantements inconnus et des tristesses nouvelles dans la vague immensité de son rêve. (Matelot, chapitre XXIII)

Jean se lie avec un autre matelot atypique, Morel, fils de pasteur, *attiré par des voyages rêvés et par la mer inconnue*. Et Morel est un grand lecteur ; il avait « une petite chambre de matelot à 10 francs par mois où il entassait des livres, sa seule possession terrestre et se retirait pour lire. Mais Jean se montre très difficile, dans cette bibliothèque pourtant déjà sélective. Les romans de mœurs de l'intéressent guère, mais il relit volontiers trois fois de suite un chapitre de l'*Apocalypse* ou la *Tentation de Saint Antoine* de Flaubert, ou encore quelque sombre vision antédiluvienne de Rosny. (Matelot, chap XXVIII). Il n'est pas tout à fait étonnant que Morel, dont l'enfance a sans doute été bercée de récits bibliques, ait été fasciné par l'*Apocalypse* ou *La Tentation de Saint Antoine*. Son intérêt pour Rosny est plus singulier. *Matelot* ayant été achevé en 1892 et publié en 1893, l'allusion à Rosny³ ne peut concerner que les œuvres les plus anciennes comme *Les Xipehuz* (1888) ou *Vamireh* (1891), mais plus certainement les Xipehuz. Récit fantastique, qui décrit le combat de l'humanité à l'époque néolithique contre des cristaux vivants qui la menacent, les Xipehuz pouvaient en effet séduire un lectorat jeune, attiré par ces aventures extraordinaires que l'on n'appelait pas encore science fiction, mais cette littérature n'était pas encore très populaire. Que dire d'*Hérodiade* et *Salamambo*... De l'érotisme, mais aussi du sang, beaucoup de sang, et le lecteur a de bonnes raisons de se sentir submergé par les torrents d'érudition accumulés par Flaubert, et par une richesse de vocabulaire qui impose à chaque page le recours au dictionnaire. Et si l'on conçoit qu'un jeune homme puisse être fasciné par ces deux femmes fatales et la sensualité torride qu'elles dégagent, la violence et la cruauté ont de quoi effrayer : Salamambo comporte même des scènes d'anthropophagie !

On peut imaginer que Loti prête à ses matelots ses propres goûts littéraires, mais rien ne permet de l'affirmer. Il est assez vraisemblable qu'il s'agisse de lectures de matelots ayant véritablement existé. Chez Loti, la découverte de Flaubert semble assez tardive. On a pu prétendre que dans sa description de la prise du fort de Hué, Loti s'était inspiré de Flaubert : « certains passages de ses *Impressions* sur la prise du fort de Hué rappellent étonnamment des épisodes de Salamambo »⁴. Supposition parfaitement gratuite, car la violence des combats avait été telle que Loti n'avait eu nul besoin de s'inspirer d'un

3 J.-H. Rosny est le pseudonyme commun des frères Joseph Henri Honoré Boex (1856-1940) et Séraphin Justin François Boex (1859-1948), tous deux nés à Bruxelles.

4 Kérohant H. de, « Le cas de M. Pierre Loti », *Le Soleil*, 24 octobre 1883.

modèle, qu'il ait été témoin oculaire ou qu'il ait recueilli à chaud le récit des acteurs du drame. Mais s'il ne s'en est pas inspiré, peut-être Loti a-t-il fait connaître Flaubert à ses amis marins.

Le *Figaro* relate dans son numéro du 2 juillet 1898, la célébration de l'élection de Pierre Loti à l'Académie française à bord du *Formidable*, alors stationné à Alger, et ce récit mentionne un matelot aux goûts littéraires pour le moins originaux.

Ce fut, ce soir-là, une fête inoubliable dans le carré des officiers. La joie de ses camarades se manifesta par une réception qui, pour être abritée sous un pont cuirassé en guise de coupole, n'en fut pas moins unique. Loti se laissa coudre des palmes de cocotier sur sa redingote à trois galons, et un matelot reçut l'ordre de le suivre partout avec un fauteuil de tapisserie trouvé parmi le vieux mobilier du bord. Ce matelot, taillé en Hercule, avait conquis le sobriquet de « Pelayo » à la suite d'une mémorable rencontre avec six marins espagnols qui lui avaient cassé trois dents.

À jeûn, Pelayo était doux comme les agneaux et avait des goûts de littérature ; quand il lui restait quelque argent en rentrant de bordée, il achetait des livres et avait passé un an à déchiffrer les lettres d'Héloïse et Abélard. C'est à cause de cela qu'on l'avait choisi pour suivre partout M. l'académicien dans son fauteuil.

Et les intérêts littéraires de Pelayo étaient effectivement surprenants. La correspondance publiée entre Héloïse et Abélard intervient alors qu'ils sont désormais tous deux cloîtrés : leur passion se mue alors en un échange intellectuel et philosophique. Il ne s'agit pas d'un texte facile et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait passé une année entière à l'assimiler. Traduites au XVII^e siècle par Roger de Bussy-Rabutin, les *Lettres d'Héloïse et Abélard* étaient tombées dans l'oubli. La nouvelle traduction, en 1875, de Victor Cousin, les rend à nouveau accessibles au public. C'est très vraisemblablement cette édition qu'avait acquise Pelayo.

En évoquant les lectures de « ses » matelots, Pierre Loti ne fait vraisemblablement pas œuvre d'imagination, mais consigne ce qu'il a observé. Bien qu'il se présente comme un chroniqueur de la vie quotidienne des marins, Pierre Loti ne montre pas le matelot « ordinaire », mais des caractères singuliers, ceux-là mêmes à qui il portait de l'intérêt. Ce qui est vrai, c'est que ces personnalités originales n'étaient pas exceptionnelles dans la marine. On trouvait sous le bachi la plus surprenante variété de talents, d'intérêts, de sensibilités, de connaissances. Les raisons qui conduisaient un jeune garçon à s'engager étaient si diverses que l'on allait de l'illettré au bachelier ou plus et que les plus incultes montraient parfois une extrême sensibilité à la magie des mots. Et je me souviens d'un dimanche de service dans la Marine nationale. Le bateau était à quai, et je n'avais rien d'autre à faire que d'assurer une permanence devant un téléscripteur. Si des messages qui nous concernaient arrivaient, je devais les transmettre par l'intermédiaire du planton à l'officier de garde, et c'est à peu près tout ce que j'avais à faire. J'avais oublié de prendre de

la lecture – je prenais d’ordinaire mon habituel magazine de voitures anciennes, *Practical Classics*, ou un livre d’histoire. Et j’avais trouvé dans un tiroir sous le téléscripteur Sagem *La Première habitude*, le premier roman de Françoise Lefèvre. Un livre de femme, un livre impudique comme seule une femme peut l’écrire. Elle y dévoile ses sentiments les plus intimes, sa relation avec la maternité, ce miracle qu’un homme ne pourra jamais vraiment comprendre tant il faut l’avoir vécu dans sa chair. Je me suis toujours demandé qui avait pu l’oublier là. C’est l’écriture de Françoise Lefèvre qui m’avait captivé, c’est si rare de trouver dans la production contemporaine les livres écrits par écrivains, qui possèdent la magie du verbe. Pour achever l’oeuvre de séduction, l’éditeur avait fait figurer la photo de l’auteur sur la quatrième de couverture, et Françoise Lefèvre, qui n’avait pas plus de trente ans, était une très jolie femme. C’était bien un matelot ou un quartier-maître qui avait laissé ce livre dans le tiroir car les officiers et officiers marinières n’assuraient pas le quart au téléx. Et c’était bien un garçon, parce qu’en ce temps-là, les « marinettes » n’étaient pas embarquées. J’imagine qu’il ressemblait aux amis de Pierre Loti, et je remercie le « marin inconnu » de m’avoir fait découvrir ce trésor. Mais c’était il y a presque cinquante ans.

Aujourd’hui, le pompon rouge a presque disparu. En 2023, sur une frégate multi-missions par exemple, sur un équipage de 120 personnes, on compte moins de 20 matelots et quartiers-maîtres, la Marine recrutant majoritairement au niveau maîtrise. Il est vraisemblable que ces personnages atypiques que Loti aimait tant se font rares.

Pour en revenir à Pierre Loti qui prétendait « ne rien lire », on peut aussi se demander s’il avait lu les *Sensations de Mlle de La Bringue*, le roman à clé de Liane de Pougy (1904). Il y apparaît en effet sous le nom de *Pierre de Loto*, ancien officier du train-arrière, pseudonyme aussi transparent que peu flatteur. Et pourtant, il l’avait rencontrée à peu près à la même époque chez Natalie de Serbie, alors que devenue princesse Ghyka, elle commençait à se confier en dévotion.

Philippe Rouyer, juin 2023